HAL open science

Régimes d'excellence

Nicolas Adell

▶ To cite this version:

Nicolas Adell. Régimes d'excellence : Compagnons, Meilleurs Ouvriers de France, Maîtres d'Art. Arnaud Dubois. Meilleurs Ouvriers de France, Skira, pp.29-39, 2017, 978-2-37074-054-0. halshs-03792428

HAL Id: halshs-03792428

https://shs.hal.science/halshs-03792428

Submitted on 30 Sep 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

REGIMES D'EXCELLENCE

Compagnons, Meilleurs Ouvriers de France, Maîtres d'Art

Nicolas ADELL

Université de Toulouse II – Jean Jaurès

LISST – Centre d'anthropologie sociale

Singulière excellence

Qui n'a pas entendu déplorer, ici ou là, la disparition d'une certaine « excellence ouvrière » ? Lamento nostalgique qui n'est pas sans porter avec lui son lot d'inventions et de reconstructions, plus ou moins intuitives, à l'égard d'un passé imaginé de telle sorte que le présent soit, systématiquement, l'expression d'une disparition. Disparue l'excellence ouvrière quand les XXe et XXIe siècles ne sont pas les plus avares en réalisations qui auraient défié l'entendement des siècles précédents ? Mais la technologie aurait supplanté l'ouvrier et les nouveaux matériaux rendraient les « performances » moins spectaculaires. Ne pourrait-on cependant penser que la multiplication des opérations techniques, qu'induise aussi l'usage de nouvelles technologies et de nouvelles matières à travailler, tout au contraire, complexifie hautement le travail de l'ouvrier dont les sens (son toucher, son ouïe, sa vue, etc.) et les modes d'appréhension des outils ont été si transformés que le travailleur a été contraint d'élargir de manière considérable la palette de son savoir sensible et des opérations intellectuelles associées. Un charpentier, désormais confronté à des techniques telles que le lamellé-collé, l'acier, le bois composite polymérisé, est mis dans des situations de résistance des matériaux, de souplesse, de maniabilité si différentes pour l'ensemble des opérations de base (coupe, assemblage, levage, etc.) qu'il ne s'agit pas simplement de techniques différentes au sein d'un unique « monde du charpentier » dont il ne suffirait que de connaître les différentes régions. Ce sont, à chaque fois, des mondes et des environnements distincts au point qu'une rééducation entière des sens est nécessaire pour chacun d'eux, tout en conservant, comme en réserve, les sens adaptés aux autres mondes. Sans doute, trouve-t-on des charpentiers spécialisés qui ont, d'un monde, l'intime connaissance. Et ce sont à eux, d'ailleurs, que l'on attribuera le reste d'excellence ouvrière que l'on voudra bien encore

accorder à quelques individus exceptionnels. En revanche, la plasticité – intellectuelle, sensible et technique – tout aussi exigeante de celui qui traverse les mondes reste sous-appréciée. Car l'excellence est identifiée ailleurs que dans la polyvalence et la capacité d'adaptation ; elle est au contraire associée au singulier, à la spécialisation, à un domaine étroit sur lequel plane souvent la menace d'une disparition.

Brève histoire d'une valeur

Mais ne serait-ce pas, en fait, la propriété fondamentale, et ce dès le départ, de l'excellence ouvrière ? Car il y a bien un commencement à cette idée de l'excellence ouvrière, imaginée aujourd'hui comme une qualité éternelle désignant l'élite artisanale quelle que soit l'époque ou la culture à l'intérieur de laquelle elle se situe. Longtemps, l'ordre artisan ne s'est pas fondé sur des différences de degré de maîtrise de compétences ou de savoirs techniques. Il s'établissait selon une logique des positions, à faible porosité mutuelle (entre l'apprenti, le compagnon et le maître ; mieux encore, entre spécialisations : l'artisan du bois, du fer ou du textile), plutôt que sur un principe des dispositions (plus ou moins acquises, plus ou moins maîtrisées, etc.).

L'idée de qualités intrinsèques, qui se développeraient à la faveur de conditions d'apprentissage spécifique et qui serviraient à déterminer un ordre d'excellence des ouvriers selon que leurs ouvrages approchent la perfection imaginée, n'appartient pas aux représentations anciennes, médiévales et, pour une large partie, modernes du travail artisanal. Sans aucun doute, a-t-on su toujours distinguer entre des réalisations de bonne ou de mauvaise qualité. Mais ces différences contenues dans les objets n'étaient pas le signe transparent des valeurs individuelles des travailleurs. De ce fait, elles étaient encore moins le support à une hiérarchie interne au sommet de laquelle se situerait l'ouvrier excellent. L'écart des qualités (plus ou moins beau, plus ou moins réussi, plus ou moins conforme à la commande, etc.) était davantage corrélé à des conditions extérieures de réalisation. L'excellence ne relevait pas de l'individu, mais de la situation dans laquelle celui-ci avait eu à travailler. C'était le raisonnement de Xénophon au IVe siècle avant J.-C. L'existence d'un marché faible, dans un village, contraint selon lui l'artisan à se diversifier pour multiplier sa clientèle (c'est le même individu qui fait les lits, les portes, les maisons, les jouets, etc.) ; inversement, un marché plus fourni (dans une grande ville, par exemple) permet la spécialisation autour d'une activité et parfois même, à l'intérieur de celle-ci, la viabilité de sous-spécialités qui rendent les productions qui en ressortent infiniment supérieures à celles

de l'artisan obligé de toucher à tous les domaines. Comme si chacun disposait d'une quantité finie d'investissement au travail, d'application, de maîtrise intellectuelle, de sens pratique, et qu'en quelque sorte seul le repli sur un nombre de plus en plus restreint d'activités ou de tâches pouvait, arithmétiquement, en accroître la qualité.

Ce type de raisonnement fonde largement les représentations du monde du travail et l'appréciation du travailleur jusqu'au XIXe siècle. C'est le moment où s'introduit une rupture profonde dans le procès de travail, celle entre ouvriers qualifiés et ouvriers non qualifiés, que Marx a bien identifiée dans *Le Capital*[1], rupture associée au développement concomitant du goût pour les expositions techniques (de l'universelle à la provinciale) et au déploiement de la raison pédagogique dans toute forme d'apprentissage (y compris technique, bien avant donc qu'un enseignement technique ne s'institutionnalise en Europe, en France en 1919 avec la loi Astier). L'ensemble de ces facteurs donne naissance à plusieurs phénomènes qui, combinés, produisent l'excellence ouvrière telle qu'elle nous apparaît aujourd'hui. Le partage entre l'ouvrier qualifié et l'ouvrier non qualifié introduit une inégalité de dispositions, quand les hiérarchies précédentes n'engageaient que des rapports de positions ou de situations différentes à l'intérieur desquelles les individus déployaient toutes leurs virtualités. Désormais, un nombre de plus en plus restreint d'individus est considéré comme disposant d'un nombre de plus en plus élevé de dispositions. On assiste ainsi à la disparition de la majorité des travailleurs de la carte mentale au sein de laquelle se distribuent l'expertise artisanale et la haute technicité, condition première d'apparition de l'élite ouvrière.

Pour que cette élite soit dotée par la société d'un capital symbolique et technique singulier, ce en quoi consiste l'*excellence* en général, il faudra que ce capital de compétences et de dispositions n'apparaisse pas comme le fait d'un partage *a priori* entre deux groupes d'individus (ceux qui en sont dotés et ceux qui n'en sont pas ; il ne faut pas que la logique des dispositions se présente comme une logique masquée des positions) mais comme le résultat d'un processus d'acquisition et de distinction d'où, *progressivement* – l'excellence, c'est le sens du progrès si propre au XIXe siècle – un petit nombre se détache à la faveur de qualités individuelles. Admettre ce principe reposait sur une conscience, assez admise et partagée depuis la fin du XVIIIe siècle, de la perfectibilité comme moteur général de la croissance des individus, et de son activation, par chacun, selon sa volonté et ses capacités propres (et, pour certains, selon son environnement social et naturel). Pour que l'excellence advienne, il fallait ainsi que l'idée du mérite individuel fût enracinée.

[1] Karl Marx, *Le Capital. Livre 1*, Paris, PUF, 1993 [1867].

Enfin, l'excellence advenue, encore fallait-il la rendre visible afin qu'elle soit appréciée, évaluée et élevée au rang de valeur générale et d'absolu si bien que, rapidement, on ne pût plus en saisir le caractère historique. Les expositions universelles, mais plus encore peut-être la multiplication des expositions techniques de plus petite envergure, où s'organisaient des remises de prix, des démonstrations de savoir-faire et des dioramas de pédagogie vivante, remplissaient cette fonction de mise en visibilité de l'excellence[2]. Visibilité associée à un indice de fragilité et de rareté qui augmentait, peut-être même créait la valeur de l'excellence. Ce n'est pas seulement que le nombre d'individus à même de s'investir suffisamment pour l'atteindre était restreint. C'est que les conditions du travail contemporain – à savoir, l'industrialisation et la mécanisation – conféraient à ces ouvriers d'exception un coefficient de plus en plus élevé de péremption rapide selon la raison stricte de l'utilité pratique. Aussi, presque dès le départ, et sans doute parce qu'elle s'était élaborée parallèlement à l'accélération de la mécanisation dans l'essentiel des processus de fabrication, l'excellence ouvrière a vécu sous la menace de la disparition.

Telle est à mon sens la dynamique générale de l'excellence ouvrière. Celle-ci recouvre cependant une réalité plurielle, soit des façons distinctes d'être « excellent » dans le monde ouvrier. J'en ai repéré trois principales, pour le domaine français, qui me semblent autant de manières de résister à la menace de la disparition. Trois ensembles d'artisans les incarnent de façon assez singulière.

Le compagnonnage, ou l'excellence éthique

Du compagnonnage, le public garde aujourd'hui l'image d'ouvriers de très haut niveau bénéficiant pour cela d'une formation spécifique dont le motif le plus connu reste la pratique du Tour de France, à savoir une itinérance d'apprentissage qui s'étend entre 3 et 10 ans selon les individus et les corps de métier. Ce Tour de France peut aujourd'hui se réaliser principalement dans le cadre de trois groupements compagnonniques : l'Association Ouvrière des Compagnons du Devoir et du Tour de France, la Fédération Compagnonnique des Métiers du Bâtiment et autres activités, l'Union Compagnonnique des Devoirs Unis. À leurs côtés on trouve des associations plus modestes, souvent centrées sur un seul corps de métier (cordonniers, boulangers, tailleurs de pierre notamment) et ne comportant parfois que

[2] Anne-Laure Carré, Marie-Sophie Corcy, Christiane Demeulenaere-Douyère, Liliane Hilaire-Perez (dir.), *Les expositions universelles en France au XIXe siècle. Techniques, publics, patrimoines*, Paris, Éditions du CNRS, 2012.

quelques dizaines de compagnons quand les grandes unités peuvent en comprendre des milliers.

Ce paysage et cette vision contemporaine de ces hommes de métier singuliers que l'on connaît comme « compagnons du Tour de France » sont cependant très éloignés des formes et des enjeux du compagnonnage qui se sont mis en place au tout début du XIXe siècle et qui contenaient encore l'héritage d'anciens usages compagnonniques qui avaient cours depuis le XVIe siècle. Le compagnonnage, alors, n'était pas l'institution qui menait de jeunes ouvriers vers l'excellence technique et à laquelle on restait attaché à vie. Il était un moment singulier dans la vie de l'artisan, moment coutumier durant lequel il était invité à « faire sa jeunesse » : à détourner les règles, à faire des « niches » aux anciens et aux patrons, à parodier des rituels (le baptême notamment). Période festive – sorte de carnaval déployé sur plusieurs années – durant laquelle les règles et les principes s'acquièrent dans les jeux mêmes qui les détournent. D'excellence, technique autant qu'une autre, il n'est pas question ; d'apprentissage du métier, encore moins. Le compagnonnage fait passer à l'âge d'homme, mais il ne contribue pas à former, au travail et par le travail, les jeunesses artisanales[3].

Les transformations que la Révolution française impose à l'organisation corporative du travail (suppression des corporations par la loi Le Chapelier en 1791), associées à la mise en place d'une certaine police des mœurs qui tolère de moins en moins ces façons coutumières de faire la jeunesse, bouleversent le compagnonnage et le contraignent à se redéfinir tout en conservant les bases qui étaient les siennes. Il est toujours question de faire passer de jeunes artisans à l'âge d'homme. Mais il s'agira désormais de façonner des adultes d'une trempe singulière, venue d'un autre temps. C'est ainsi que, dans la première moitié du XIXe siècle, se fixe l'essentiel des règles et des principes qui structurent encore aujourd'hui le compagnonnage : règles de vie en communauté, principes de conduite vis-à-vis des « autres qui comptent » (les patrons, les autres corps de métier, les femmes), police de la présentation de soi (depuis le costume, le port réglé des attributs symboliques comme la canne et les rubans de couleur, jusqu'aux manières s'adresser à ses « frères », de se tenir à table, etc.). On construit, très consciemment, des vies exceptionnelles qui mêlent des « formules d'existence », comme le dit Balzac dans l'ouverture du *Traité de la vie élégante* (1830), *a priori* dissociées : la vie occupée (celle de l'ouvrier), la vie d'artiste (celle de ceux qui font des œuvres, ou des chefs-d'œuvre comme les compagnons vont de plus en plus s'appliquer à

[3] Nicolas Adell, *Des hommes de Devoir. Les compagnons du Tour de France (XVIIIe-XXe siècle)*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2008 ; « Compagnonnage ancien », dans P.-Y. Beaurepaire (dir.), *Dictionnaire de la Franc-Maçonnerie*, Paris, Armand Colin, 2014, p. 47-53.

en faire) et la vie élégante (où est recherchée la « perfection de la vie extérieure et matérielle »). Dans une société post-révolutionnaire où les différences les plus nettes entre « états » ont disparu, il se développe un sorte d'« intolérance aux ressemblances »[4] qui pousse les individus – et les compagnons manifestent ce mouvement général à un niveau très élevé – à multiplier les petites différences, les nuances dans des façons de faire, de se vêtir, de parler. Nuances qui deviennent vite degrés sur une échelle des manières où s'apprécie et s'évalue la perfection dans la conduite de sa vie.

C'est seulement dans une telle perspective que s'éclairent tout à fait la réécriture générale des règlements compagnonniques internes dans les premières années du XIXe siècle, l'insistance nouvelle sur des valeurs telles que le « Devoir » (« compagnons du Devoir » prend tout son sens à cette période), ou l'élaboration de rituels d'initiation qui cessent d'être des parodies de baptême pour prendre une tonalité grave et sérieuse. Ils sont en effet l'instrument privilégié de la production de la « chevalerie du travail » (l'expression apparaît), excellence éthique de l'ouvrier, signalant aussi bien l'exceptionnalité que « l'autre temps » aujourd'hui disparu. Les compagnons comme « derniers chevaliers » s'inventent, dans le même temps, héritiers des bâtisseurs de cathédrales. Le goût pour le Moyen Âge pendant la Restauration et de la Monarchie de Juillet oriente sans aucun doute la construction de l'excellence éthique des compagnons.

De cette construction, l'initiation est l'outil fondamental. L'excellence éthique, en effet, ne s'enseigne pas. Le métier n'est pas le levier d'apprentissage transparent d'un comportement excellent ; il n'est que le cadre où la vie de « chevalier du travail » peut s'exercer. Ainsi, à cette époque et durant une large première partie du XIXe siècle, la plupart des corps de métier n'exigent pas encore du futur compagnon la réalisation d'un chef-d'œuvre. On se contente généralement d'une sorte de vérification de compétences par l'exécution d'une série de pièces ou de techniques emblématiques du métier. L'inculcation des principes se fait par le ressort initiatique (on *montre* le « Devoir » qu'on a matérialisé dans un livre qui contient les règles et l'histoire de la communauté ; on révèle la signification véritable de certains symboles) et par l'édification narrative : les autobiographies de compagnons se multiplient à compter des années 1830, celle du menuisier Agricol Perdiguier (1805-1875) étant le modèle de ces mémoires édifiants où le métier a peu sa place quand l'illustration de principes éthiques occupe l'essentiel des motifs du récit de son Tour de France[5].

---

[4] Marielle Macé, *Styles. Critique de nos formes de vie*, Paris, Gallimard, 2016.
[5] Agricol Perdiguier, *Mémoires d'un compagnon*, Paris, Imprimerie nationale, 1992 [1854-1855].

Et la plus grande réussite de la formule compagnonnique a sans doute été d'articuler à partir de la seconde moitié du XIXe siècle le thème de l'excellence éthique, aiguillonnée par le sentiment de plus en plus vif de la disparition d'un *mode de vie* et de *manières d'être* (le chevalier, le bâtisseur de cathédrales), avec celui de l'excellence technique, suscitée elle aussi par une autre disparition, celle de *modes de faire* et de *manières de travailler*. De la même façon que les compagnons s'étaient affichés comme le conservatoire de comportements évanouis, ils se présentent désormais comme celui du travail artisanal menacé par la mécanisation. Le déplacement serait stratégique s'il n'était pas largement inconscient. Il relève sans doute de cette faculté d'adaptation aux transformations modernes qui caractérise si bien le compagnonnage depuis la Révolution. L'excellence éthique avait perdu de son aura quand les combats pour l'honneur de son métier se dégradaient en rixes généralisées, quand le port de la redingote et du gibus cessait d'être distingué pour devenir simplement désuet, quand les réseaux de solidarité et de mutualité qu'avaient structurés les compagnons sur le Tour de France s'étaient en quelque sorte étendus par le biais du développement de la mutualité ouvrière et des syndicats.

La conversion, partielle, vers l'excellence technique offrait ainsi une issue vers un maintien de l'exceptionnalité compagnonnique. Des cours d'enseignement technique sont de plus en plus dispensés à l'intérieur des maisons compagnonniques ou, plus tard, par des compagnons, au sein des Bourses du Travail. La politique du chef-d'œuvre se met elle aussi peu à peu en place de façon généralisée ; on ne devient compagnon qu'à la condition d'être un excellent ouvrier, excellence désormais évaluée aussi selon le degré de maîtrise d'un savoir-faire technique que les compagnons associent alors au rituel d'initiation. Pour franchir le rite, il faut avoir « taillé son chef-d'œuvre » et l'avoir présenté devant une assemblée qui estimera si le récipiendaire est *techniquement* digne de son élévation *éthique*[6]. Deux régimes d'excellence s'entremêlent.

Les Meilleurs Ouvriers de France, ou l'excellence technique

Il y a, des compagnons aux Meilleurs Ouvriers de France, une distance si courte que, pour un large public, les ensembles se confondent assez naturellement. De fait, les acteurs entretiennent le rapprochement dans le mesure où un nombre significatif de lauréats de la distinction MOF sont passés par la formation compagnonnique, et pour certains, sont

[6] Nicolas Adell, « Arts de faire, arts de vivre. Chefs-d'œuvre inconnus des compagnons du Tour de France », *Gradhiva*, 2013, n° 17, p. 4-29.

compagnons. On peut admirer très souvent, dans les musées de compagnonnage, des pièces réalisées pour obtenir le titre de compagnon et qui, dans le même temps, ont bénéficié de la reconnaissance du label MOF. Les compagnons encouragent le phénomène en tant qu'il atteste pour eux la réussite, désormais bien acquise, de leur conversion à l'excellence technique (renforcée par le développement du volet formation dans la plupart des groupements compagnonniques).

Le sommet de cette confusion recherchée, qui est très significative, est sans doute aujourd'hui atteinte au sein de la Cité des Métiers et des Arts de Limoges qui est un « musée des compagnons et meilleurs ouvriers de France ». On peut y observer ainsi tout à la fois des chefs-d'œuvre compagnonniques issus de la Fédération Compagnonnique des Métiers du Bâtiment et autres activités, et des pièces récompensées dans le cadre de diverses sessions du concours des MOF, prêtées par la Société nationale des Meilleurs Ouvriers de France, partenaire de la Cité.

Cet entremêlement est instructif. Il éclaire l'élaboration et les transformations des régimes d'excellence en contexte ouvrier dont le compagnonnage a été le creuset. Car il est possible d'ajouter à l'ensemble des facteurs dessinant le contexte d'émergence du concours des MOF en 1924 (développement de l'enseignement technique, revalorisation des métiers manuels, traitement de la « question du travail », succès des expositions du travail, etc.) bien repérés par Stéphane Lembré[7], la référence compagnonnique, absente certes des textes mais que l'on devine en creux. Car les compagnons du Tour de France avaient en quelque sorte confisqué l'excellence pour le monde artisanal. La réussite de la conversion technique avait reçu une forme officielle de reconnaissance, sinon même de consécration, quand Gustave Eiffel confia la réalisation des aspects les plus complexes du chantier de la tour Eiffel pour l'Exposition de 1889 à un compagnon charpentier, Eugène Milon dit Guépin le Soutien de Salomon. Les compagnons multipliaient en outre les « cours techniques » et éditaient des manuels depuis les années 1860, sans pour autant que cette dimension pédagogique ne fût, alors, particulièrement mise en avant au sein des maisons compagnonniques. Car l'autre versant de la transmission des savoirs l'emportait, au moins dans les représentations que l'on s'en faisait.

Et cela posait une question cruciale : l'excellence technique devait-elle s'acquérir au prix de cette sorte d'« apprentissage » obscur, qui n'avait plus la beauté de la chevalerie médiévale mais l'opacité de comportements moyenâgeux, et que représentaient les rituels

[7] Stéphane Lembré, « L'invention du concours des "meilleurs ouvriers de France" (années 1920-1930) », *Genèses*, n°103, 2016, p. 29-48.

d'initiation, vus au premier degré comme anti-pédagogiques, humiliants et dégradants, soit l'envers même de la revalorisation du travail manuel recherchée au tournant des XIXe et XXe siècles ? L'institutionnalisation de l'enseignement technique, la proposition d'un *cursus honorum* de l'ouvrier, la mise en place du concours des MOF ne sont que la face positive d'un processus qui comprend aussi, et du fait des mêmes acteurs dont l'Office du Travail en premier lieu, une lutte anti-compagnonnique visant à dénoncer les pratiques initiatiques et les coutumes les plus anachroniques qui scandaient le parcours du compagnon et lui permettaient de construire un *autre* projet de vie (Adoption, Réception, Finition, Remerciement, pour ne donner quelques jalons cérémoniels) ; un autre *cursus honorum* mais fondé sur l'initiation et non sur la pédagogie, sur la révélation et non sur l'apprentissage progressif, sur le symbolique plutôt que sur le transparent.

Ces luttes pour l'excellence, qui peuvent paraître mineures, permettent de donner à certains phénomènes un relief particulier. Le fait que, dès les premières sessions du concours au milieu des années 1920, des compagnons se présentent est hautement significatif. Il en va d'une défense et illustration de la formule compagnonnique pour conduire à l'excellence. C'est notamment le cas du charpentier Lucien Térion (1894-1945), Tourangeau l'Intrépide, qui obtint en 1927 le titre « Un des Meilleurs Ouvriers de France » avec le chef-d'œuvre qui lui permit d'accéder au rang de compagnon. La pièce est exposée à ce double titre dans le petit musée du compagnonnage de la rue Mabillon à Paris, qui a longtemps été le siège de la Société des compagnons charpentiers du Devoir de Liberté dont Térion fut le président.

Mais la figure la plus importante de ce point de vue, en laquelle les MOF et les compagnons dévoilent toute leur proximité, est sans doute celle du charron Ferdinand Flouret (1851-1939), Dauphiné la Bonne Espérance, plusieurs fois récompensé aux expositions départementale, puis nationale, du travail, et « Un des Meilleurs Ouvriers de France » lors de la première promotion en 1924. On retient en effet, quand on évoque les acteurs de la création de la Société nationale des Meilleurs Ouvriers de France (SNMOF) en 1929, le nom de son principal instigateur, le menuisier René Petit, parfois celui de son premier président, le créateur d'impressions textiles Georges Castelain, mais très rarement celui du compagnon Flouret qui présida l'éphémère comité de préfiguration de l'association (entre avril et mai 1929). On ne sait rien des raisons qui le poussèrent à être de ce comité, et encore moins de celles qui le virent s'effacer dans les semaines qui suivirent. On peut y déceler néanmoins le signe de la connivence que pouvaient entretenir, malgré les luttes d'excellence qui se jouaient à un autre niveau, les compagnons et les MOF. Une proximité qui se traduit assez bien dans la charte de la SNMOF qui est alors élaborée. On y découvre des principes et des valeurs que les

règles des compagnons rappelaient également : la solidarité, la modestie, le souci du comportement moral, la générosité, etc. De l'excellence technique qui est le critère par lequel le MOF est proclamé, devait surgir l'excellence éthique.

Cet effet d'entrelacement des deux régimes d'excellence reste tout à fait actuel et est présent à l'esprit des individus. Les propos d'un boulanger MOF, interrogé par la sociologue Nathalie Montargot, sont révélateurs : « Je dirais que tu ne pourras jamais dissocier l'excellence du travail de la main, de l'intelligence et aussi de la modestie. Un MOF, ça doit être ouvert, ça doit plutôt aller vers les autres, et donner, donner, donner »[8]. Régimes indissociables mais obtenus par des voies contraires ; tandis que les compagnons s'étaient appliqués à l'excellence éthique avant de déployer ce registre dans la technique, les MOF étaient justifiés par l'excellence technique avant d'y associer une dimension éthique.

Les Maîtres d'Art, ou l'excellence du dernier

Il est enfin, chez les MOF comme chez les compagnons, une catégorie particulière de métiers où l'effet d'excellence, éthique et technique, est en quelque sorte amplifié par une certaine rareté de la pratique qui rappelle au public cette dimension essentielle de la valeur d'excellence qu'est la menace de la disparition. Ce sont par exemple le vitrailliste d'art, le tourneur sur bois, le luthier, le bronzier d'ornement, etc. Dans ces cas de figure, les excellences technique et éthique le cèdent, ou plus exactement sont recouvertes, par une excellence de troisième de type, celle du « dernier », qui fait moins l'objet d'une évaluation que d'une émotion. « C'est *notre* patrimoine », s'écrie-t-on devant le « dernier » éventailliste. Émotion proprement patrimoniale[9] dont le ministère de Culture s'est soucié, à l'instar d'autres pays qui avaient alors mis en place depuis plusieurs décennies des dispositifs de sauvegarde de savoir-faire menacés. Le système des Trésors nationaux vivants, au Japon, a servi ainsi explicitement de modèle à la mise en œuvre du dispositif « Maîtres d'Art – Élèves » en 1994.

À l'artisan qui en obtient le titre, le ministère alloue une subvention pour lui permettre non seulement de continuer son activité, qui doit souvent faire face à un marché extrêmement étroit (ce qui rapproche la vie de Maître d'Art de la condition artiste), mais le contraint également à transmettre ses connaissances à un élève qui aura à sa charge de maintenir actives les techniques, souvent uniques, de son maître. C'est le cas de Nicolas Beaudet, formé à

[8] Nathalie Montargot, « Les meilleurs ouvriers de France : des professionnels en perpétuelle quête d'excellence », *Humanisme et entreprise*, 2013, n° 311, p. 61-72.
[9] Daniel Fabre (dir.), *Émotions patrimoniales*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2013.

l'ameublement bois et à l'ébénisterie, qui se tourne par goût vers la sculpture ornementale sur bois. Il fait la rencontre d'Étienne Rayssac, Maître d'Art, dans l'atelier duquel il travaille plus de quatre années, élaborant avec lui des réponses à des commandes prestigieuses de restauration et de création.

On comprend ainsi que les voies qui conduisent à l'excellence du dernier mobilisent des dispositifs de transmission qui ne sont ni l'apprentissage transparent (dont le système des MOF atteste la réussite) ni l'initiation obscure (dont la formule compagnonnique montre l'efficacité) mais consistent en le partage intense et continu d'un tout indiscernable où s'entremêlent la nécessité d'un contact avec une clientèle et la préservation d'une singularité détachée du marché, le schéma de l'exécution d'un geste et la liberté de son appropriation, une gestion « artiste » du temps et l'idée d'une journée de travail, une approche réflexive et sensible d'un projet conçu comme une œuvre, etc. La qualité de « dernier » ne se transmet pas de manière séparée, comme pourrait l'être une technique ou une façon d'être, par un procédé spécifique et déterminé dans un temps donné (celui de l'apprentissage ou du rituel d'initiation).

Car ce à quoi les Maîtres d'Art nous rendent attentifs est précisément l'indissociabilité des régimes d'excellence dans le monde ouvrier. S'ils peuvent être distincts dans les intentions initiales des acteurs, être séparés de façon analytique, ou se disjoindre quant aux effets ou aux conséquences qu'ils peuvent avoir, les composants technique, éthique et patrimonial de l'excellence ouvrière s'entraînent mutuellement dans la chaîne vertueuse de l'exceptionnalité. L'excellence est véritablement le signe d'une vie *autre* ; le signe d'une vie vouée, d'une vie qui a aussi la lourde charge de témoigner d'une virtualité, qui n'est plus largement distribuée, de l'expérience humaine. Pesanteur supplémentaire sur cette vie singulière, en tant que sa disparition peut aussi être perçue comme la disparition d'un monde. L'excellence ouvrière, c'est la résistance d'un art de faire que maintient, dans sa fragilité, un certain art de vivre.